

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 3

Artikel: Bjørnstjerne Bjørnson : un poète norvégien
Autor: Bjørnson,
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BJØERNSTJERNE BJØERNSON

Un poète norvégien

Le 8 décembre écoulé, il y avait, en Norvège, une maison vers laquelle arrivaient des monceaux d'adresses, de lettres et des cartes de félicitations enthousiastes, qui venaient non seulement de toute l'étendue des pays scandinaves, mais encore de toute l'Allemagne. Cette maison est bâtie sur une petite éminence, entre des prés et des bois. Des ruisseaux l'environnent, que novembre a glacés. Sur ce paysage, l'hiver a jeté son manteau de neige, que les skis norvégiens ouvrent de leurs sillons. Autour de cette demeure, sous le ciel plein du mystère de la lumière boréale, les drapeaux des principales nations claquent au vent, multicolores et singuliers, dans ce décor rustique. Ici habite Bjørnstjerne Bjørnson, " le Victor Hugo du Nord ", comme l'appelle Henri de Noussanne dans une étude publiée dans l'*Illustration*.

On ne connaît chez nous que Bjørnson dramaturge et encore si peu. On a publié et même monté quelques-unes de ses pièces, mais le grand citoyen qui a voulu la Norvège affranchie de la Suède, et autonome, et fortunée, et, « libre sous un drapeau libre », le connaissons-nous ? La vie de ce fils du Nordland est longue, ardente et féconde comme un beau jour d'été. Elle est toute de force chaleureuse et créatrice. Regardez son portrait : l'enthousiasme et la puissance s'affirment dans le front haut, l'œil vif, le nez dominateur, le menton volontaire, les cheveux si drus qu'on pense à une crinière. Il y a du lion dans Bjørnson.

Le corps est aussi robuste que la tête est expressive. Cet athlète était fait pour combattre. Il a combattu, il combat encore. Jeune homme, il s'est attaqué aux individus, homme aux institutions, vieillard aux idées. Et toujours, partout, il a été lyrique.

Bjørnstjerne Bjørnson est né en 1832, dans une des contrées les plus solitaires du Dovrefield. Son père était pasteur d'une petite paroisse, Oviknè, au cœur de la Norvège. La nature alpestre, d'une sublimité effrayante, au milieu de laquelle il grandit fut la forte impression de son enfance. D'immenses murailles de rochers gris, aux reflets bleuâtres, dressés contre le ciel et jetant dans les vallées leurs ombres colossales, puis des collines, de vastes bruyères, des forêts de sapins maigres, des ravines pleines de genévriers touffus qu'habite encore « l'ours roi », des torrents furieux se gonflant comme des fleuves à la fonte des neiges, et qui semblent vouloir entraîner toute la montagne vers la mer, voilà le monde sauvage sur lequel l'enfant ouvrit ses yeux étonnés. Ce qui augmente la grandeur uniforme du paysage, ce sont les longues nuits d'hiver, où tous ces objets prennent des proportions fantastiques ; alors chaque montagne devient un géant bizarre et monstrueux. Par contre, le soleil a des rayons rouges en été, de chaudes caresses qui font sortir les gnomes curieux de leurs cavernes et flotter la fée rose, au lumineux sourire, dans la blanche poussière des cas-

cadés. L'âme de l'enfant se plongeait dans cette nature, qui tantôt le terrifiait et le repoussait, tantôt le fascinait et l'attirait doucement dans ses profondeurs magiques, où il croyait voir s'agiter confusément une foule de divinités redoutables ou séduisantes.

A cette impression se joignit celle de l'église et du presbytère paternel. C'était une de ces églises isolées au milieu d'une vallée, car dans le Dovrefield il n'y a guère de villages proprement dits, les habitations d'une même commune sont fort dispersées. Là, cette église solitaire, qui règle et consacre tous les actes de la vie, seul signe visible du monde idéal que l'homme porte en lui, a une grande puissance sur les âmes. Le paysan y rattache tous ses devoirs, tous les sentiments purs et toutes les espérances. Si le culte chrétien est une contradiction en Grèce et en Italie, sur les terres du soleil où naquirent les dieux immortels de la beauté et de la joie, l'image douloureuse du Christ a une force étrange dans ces montagnes ; la religion du sacrifice y est plus naturelle, et une pauvre église de bois a pour les simples une muette éloquence. Bjørnson subit également ces deux impressions : la nature avec sa magie toute païenne et la religion avec ses émotions morales. Elles dominent sa vie, et se retrouvent dans ses œuvres comme une contradiction non résolue.

On devine que cette enfance fut monotone, les visites n'abondaient pas au presbytère ; étant l'aîné de la famille, l'enfant resta livré à lui-même. La Bible, les contes populaires, quelques sagas, ce furent ses seules lectures pendant les longues soirées d'hiver. Pourtant, c'était sa saison favorite, car alors le père l'emmenait en traîneau, et ils descendaient la montagne avec la rapidité de l'ouragan. Souvent le presbytère était entouré de remparts de neige comme un château-fort. Grande ressource pour l'alerte gamin : la mère voulait-elle le punir, vite il grimpait sur la montagne de glace ; arrivé au sommet, il appelait son père, qui étudiait son sermon juste en face de lui, et l'honnête prédicateur demandait en riant grâce pour son fils. Ce père ayant été transféré dans le Romsdal, le petit montagnard indocile fréquenta l'école et n'y fit pas merveille. Il était de ces natures profondes qui semblent dormir pendant l'adolescence ; elles ont l'air de ne rien voir, mais elles rêvent, et ce rêve est un travail incessant. Ah ! si elles pouvaient faire comme les autres et répéter machinalement la leçon qu'on leur serine ! Elles ne le peuvent pas, car elles ont en elles tout un monde de sentiments et de pensées qu'elles ne savent exprimer. Alors on les traite de sots, et on les raille sans pitié. C'est ce qui advint à l'enfant farouche et songeur du Dovrefield. On se moqua beaucoup de sa lourdeur. Il n'en fut que plus revêché, se raidit, se concentra, et, comme son héros Sigurd, supporta beaucoup en silence ; mais, grâce à sa vigueur, le jeune homme qui sortit de là était déjà un caractère fortement trempé et un esprit original. Il garda cependant de ces premières humiliations un fond d'amertume et de sauvagerie qui a son charme, puisqu'il cache une sensibilité exquise et vraie.

Bjørnson devint étudiant à Christiania. Après deux visites au théâtre, il fut fixé sur sa vocation, et, sans

avoir lu un drame de sa vie, il en écrivit un. Chose plus singulière, l'essai fut admis, et le jeune auteur eut ses entrées libres. Puis, à mesure qu'il vit d'autres pièces, il reconnut les défauts de la sienne et finit par la retirer. Voilà bien l'honnêteté et la persévérance du Norvégien. Il avait jeté son drame au feu, mais de ses cendres il avait vu sortir, brillant phénix, un idéal nouveau. Ne se sentant pas encore la force de lui donner une forme, il se mit en tête de le prêcher aux autres; à cet âge, on croit qu'on peut avec des critiques réformer auteurs, acteurs et public. La suite va de soi; l'audacieux étudiant, qui disait avec trop d'inexpérience des vérités trop dures, fut plaisanté, détesté, calomnié et mis au ban de la société littéraire de Christiania. Heureusement, il trouva des amis ailleurs. Dans un voyage à Copenhague, il y rencontra d'excellents protecteurs. Nul n'est prophète en son pays. A Christiania, il avait paru trop Norvégien aux Norvégiens eux-mêmes; dans la capitale danoise plus intelligente, il plut par son étrangeté. Soutenu, encouragé, il loua une mansarde, se mit à l'œuvre et publia bientôt après ses *Contes norvégiens*, qui en peu de temps le firent connaître dans tout le nord. Depuis, il a dirigé le théâtre de Bergen, fondé un journal à Christiania et visité Rome, où il écrivit son grand drame, *Sigurd*. Quoiqu'il ait encore des ennemis, ses compatriotes l'ont salué comme leur premier représentant en littérature et en poésie. Telle est la simple histoire de Bjørnson; mais sa vraie vie, son histoire intime est contenue dans ses œuvres.

Cette œuvre littéraire est immense. Il a écrit et fait représenter une quinzaine de pièces en plusieurs actes, et toutes d'une portée sociale ou philosophique. Pour la plupart, elles ont tenu l'affiche un temps infini. *En faillite* a eu 1,200 représentations. Accessoirement il a publié des romans, des nouvelles et des poésies, merveilles d'inspiration, qui sont le meilleur de son œuvre. Enfin, il a couru le monde, et soulevé la Norvège par des séries de conférences ou de brochures sur des questions politiques, morales ou littéraires. Mais ce fut surtout sa lutte contre la suprématie suédoise qui le fit populaire. Elle lui valut l'exil, par ordre de la cour de Suède et... une pension viagère, par vote du parlement autonome de Norvège.

Marié de bonne heure, Bjørnson se voit revivre dans ses enfants et ses petits-enfants. Il a trois fils dont l'un dirige le Théâtre National de Christiania, l'autre une compagnie maritime, le troisième les vastes domaines d'Aulestad, demeure du maître norvégien. Il a, en outre, deux filles, dont l'une a épousé Albert Langen, l'érudit éditeur de Munich, qui est le propagateur amical et éclairé de la littérature française en Allemagne; l'autre est la femme du ministre de Norvège, le Dr Sigurd Ibsen, fils de l'émule de Bjørnson, en art et en gloire.

On a beaucoup parlé de l'inimitié qui aurait existé entre Ibsen et Bjørnson, et de leur sensationnelle réconciliation, lors de la dernière maladie de l'illustre auteur de *l'Ennemi du Peuple*. L'occasion est bonne de mettre les choses au point. Aussi bien est-il difficile de parler de Bjørnson sans parler d'Ibsen, de même qu'on ne

peut juger Ibsen sans le mettre en parallèle avec le puissant dramaturge d'*Au-delà des forces humaines*.

Bjørnson est un enthousiaste optimiste; Ibsen, un sceptique pessimiste. Bjørnson est tendre et généreux; Ibsen, dur et impitoyable; Bjørnson est paternel; Ibsen, misanthrope. Tandis que l'œuvre d'Ibsen est comme plongée dans une ombre épaisse, terne et désolante, on sent dans l'œuvre de Bjørnson le clair soleil d'avril dont les rayons rendent la bonne humeur et l'espoir après la souffrance des bourrasques hivernales. Ces deux hommes sont totalement différents. Leurs tempéraments, leurs idées en art et en politique, tout devait les séparer. Si grandes que soient ces divergences, elles n'ont aucunement le caractère d'une antipathie personnelle. Bien au contraire, les deux écrivains professent l'un pour l'autre une vive estime et s'admirent réciproquement. Il est vrai qu'ils ne se voient guère. Mais il en fut toujours ainsi, et le mariage qui a uni la famille Ibsen à la famille Bjørnson a laissé chacun des deux pères dans sa tour d'ivoire. Cependant Ibsen et Bjørnson sont des amis de jeunesse.

(A suivre)

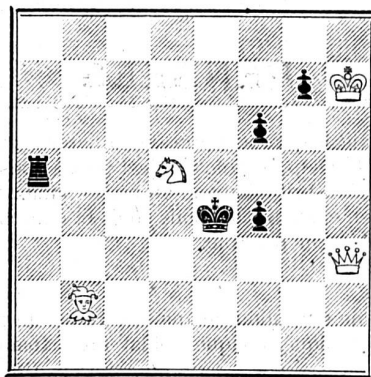
ESPRIT DES AUTRES

Le jeune Calino, digne fils de son ineffable père, passe au conseil de revision; le chirurgien lui demande:

- Avez-vous quelque infirmité?
- Oui, Monsieur le major, je suis myope.
- Pouvez-vous me le prouver?
- Oui, monsieur le major... Vous voyez bien ce clou là-bas, dans le mur... Eh bien, moi, je ne le vois pas...

ÉCHECS

PROBLÈME N° 2.



Les blancs font mat en deux coups.